

Trash

Sébastien Lavoie

Numéro 118, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37097ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2005). Compte rendu de [*Trash*]. *Lettres québécoises*, (118), 29–30.



Marie-Sissi Labrèche, *Borderline*,
Montréal, Boréal Compact, 2003, 170 p., 10,95 \$.

Patrick Brisebois, *Trépanés*,
Montréal, L'Effet pourpre, 2000, 198 p., 19,95 \$.

Grégory Lemay, *Le sourire des animaux*, Montréal, Triptyque, 2003, 110 p., 17 \$.

Roxane Nadeau, *Pute de rue*, Montréal,
Les Intouchables, 2003, 104 p., 14,95 \$.

Nelly Arcan, *Folle*, Paris, Seuil, 2004, 204 p., 29,95 \$.

Trash

Des héros désabusés et sans espoir, qui s'expriment dans une langue prosaïque. Des pervers à la sexualité débridée, des hédonistes-nihilistes engagés dans la course aux stimuli, mais surtout pas dans la course au succès. Voilà la caricature du trash. Nuançons.

On assiste depuis un certain temps à une sorte de course à l'audace, que d'aucuns réduisent à une course à la vulgarité. Il s'agit d'un phénomène mondial qui teinte aussi la littérature : voilà Georges Bataille à la Pléiade, quelque temps après l'entrée discutée du marquis de Sade. La littérature du mal, celle qui prend les tabous de front, a toujours existé, mais force est de reconnaître que, ces dernières années, elle a le vent en poupe. Reprenons du début.

Philippe Aubert de Gaspé fils, avec son *Chercheurs de trésors* (1837), fait naître la littérature québécoise à cette enseigne mais, par la suite, le couvercle religieux étouffe les voix de la dissidence (pensons à l'ostracisme qu'a subi Jean-Charles Harvey pour avoir publié, en 1934, *Les demi-civilisés*). En 1953, l'impassible restaurateur Kouri (*Poussière sur la ville*) annonce la fin du mutisme sur la déviance en conseillant au héros d'André Langevin de surveiller sa femme. La table est mise pour Victor-Lévy Beaulieu et ensuite Christian Mistral, pour ne nommer que les têtes d'affiche des générations suivantes.

Cette littérature déteint sur la génération qui s'affirme, celle dont l'auteur des *Lettres à mademoiselle Brochu*, Maxime-Olivier Moutier, fut l'avant-garde, et particulièrement sur un certain groupe d'entre eux, que nous nommerons *trash*. Ceux-ci sont fortement imprégnés du culte de l'image, de la société de consommation et de l'absence de transcendance. L'habitat naturel de leurs personnages individualistes est la ville.

MARIE-SISSI LABRÈCHE. BORDERLINE

Borderline, par ailleurs qualifié de chef-d'œuvre par Michel Polac, ce Bernard Pivot sans dictée, est peut-être l'archétype du roman *trash*. Tout y est. C'est l'histoire d'une héroïne qui se sent « nulle à chier ». Prise entre une mère folle et une grand-mère contrôlante (« Ma grand-mère est comme Dieu », p. 32), elle est désabusée dès l'enfance : elle doute de la pertinence de la régularité et, conséquemment, s'interroge sur la nécessité de manger ses *Raisin Bran*.

Devenue adulte, aux prises avec un « vide dans son ventre », elle n'interagit qu'avec des gens sexuellement liés à elle. Le seul intrus du récit est le réceptionniste d'un hôtel ; il n'a avec elle qu'un contact visuel et, pourtant, elle lui attribue

Marie-Sissi Labrèche
Borderline



instantanément des envies de fornication.

Soûlée, elle se masturbe lors d'une de ses soirées d'anniversaire, au grand dam de ses amis. Signe des temps, l'empreinte de la société de consommation et de son excroissance, la pornographie, se fait sentir : lorsque l'héroïne baise avec son double, elle écrit : « Ses seins sont vraiment semblables aux miens, peut-être juste un peu plus gros. » (p. 106)

Tout en se reconnaissant une filiation avec les romans axés sur le plaisir, le mal et la libido, qu'elle nomme « littérature de pulsion »,

Marie-Sissi Labrèche accepte la rébarbative épithète *trash*, l'utilisant comme repoussoir auprès de proches ne pouvant dissocier l'autofiction de la fiction pure : « Là où je n'entre pas dans la définition, dit-elle en oubliant que ce n'est pas de l'épilogue de *Borderline* qu'on se rappellera, c'est qu'il y a de l'espoir dans mes livres. »

Littérature de provocation, le *trash*? Réaction à l'hypocrisie? « Oui! réagit tout de suite ce clown triste. On dit de notre société qu'elle est libérée sexuellement, mais tu dis le mot "vagin" et ça fait ping! »

Avec ses anglicismes (écrits sans italique, car elle n'a pas la prétention d'ignorer faire partie d'une petite nation perméable à l'influence culturelle des nations adjacentes), ses sacres, ses onomatopées et ses marques déposées, la langue de Marie-Sissi Labrèche est qualifiée de vernaculaire : « Il faut adapter la syntaxe au phrasé », affirme celle dont on dit qu'elle possède une écriture musicale. Elle explique que le contenant doit se moduler sur le contenu. « Mon père était braqueur de banque, ma mère psychiatisée, mon milieu n'était surtout pas littéraire et je fais de l'autofiction... »

Marie-Sissi Labrèche finit la rédaction de son troisième manuscrit et annonce que sa période *trash* se termine. « Contrairement aux deux autres fois, je n'ai pas envie de me tuer, dit celle qui conclut que, de toute façon, c'est juste de la littérature! »

PATRICK BRISEBOIS. TRÉPANÉS

« Ma plume n'est certainement pas pulsionnelle. Elle est saccadée, directe, pure », dit celui qui jure néanmoins avoir « vécu » *Trépanés*, un triangle amoureux « somme toute assez conventionnel », où un jeune homme vit un amour malsain pour deux curieuses sœurs, sur fond d'accident de voiture. Patrick Brisebois, qui cite spontanément Charles Bukowski, Céline, Réjean Ducharme, Denis Vanier et les Fante (John et Dan),

accepte l'étiquette *trash* avec beaucoup de suspicion. Non sans raison. On constate en effet que *Trépanés* possède l'armature de ce type de roman mais non la substance.

Quelques caractéristiques du *trash* y sont réunies : le narrateur s'imbibe régulièrement d'alcool et la consommation de certaines pilules donnent lieu à quelques-unes des pages les plus hallucinées de la littérature québécoise (un hommage à l'auteur de



science-fiction Philip Dick, inséré, dira l'auteur, parce qu'il avait *besoin* des psychotropes pour que la réalité bascule dans l'onirisme ; c'est dire si on est loin d'un univers à la Joe Dassin...). De plus, tout en feignant la nonchalance induite par la pratique de l'exagération, Patrick Brisebois réussit à rendre le langage populaire avec une justesse inégalée chez ses contemporains, mêlant allègrement écriture phonétique, non-mots, néologismes, onomatopées et, bien sûr, anglicismes.

Mais le roman ne se passe pas qu'en ville, et les questions d'image, de société de consommation ou d'hypocrisie n'y trouvent pas d'écho parce que ce ne sont, pour Patrick Brisebois, que des manifestations de l'immuable nature humaine. Croit-il au politique, un projet commun est-il possible ? « Non ! » répond-il sans rien ajouter. Par contre, il redevient volubile lorsqu'on lui demande de commenter le thème de l'individualisme. Si Marie-Sissi Labrèche est stupéfaite de l'aliénation sexuelle de plusieurs de ses contemporains, Patrick Brisebois fustige plutôt ceux qui attendent après les autres pour être heureux.

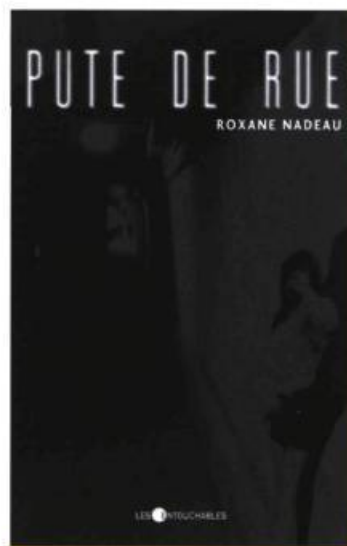
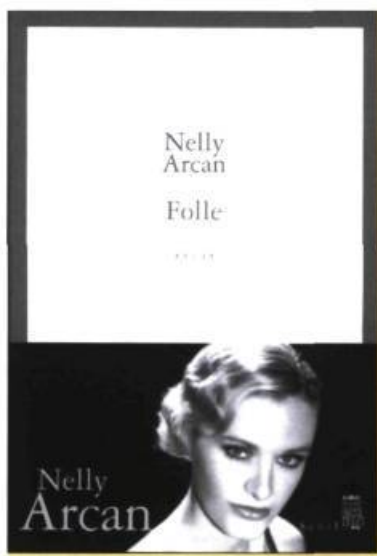
« Chez moi, l'amour et la mort sont indissociables. Je sais que la formule fait cliché, mais j'ai la prétention que ce soit plus vrai de moi que des autres. L'amour est temporaire, l'amour doit être détruit. Parce que c'est la nature humaine, insiste-t-il, disant faire de la littérature de l'âme, tournée vers le ressenti. » Et il est certainement mieux de voir sa *trilogie sinistre* sous ce simple aspect.

GREGORY LEMAY. LE SOURIRE DES ANIMAUX

Le sourire des animaux, de Grégory Lemay, est un autre bel exemple de roman *trash*. Il raconte l'histoire d'un narrateur aux prises avec un amour fusionnel (la fusion a tendance à être confondue avec la passion chez les *trash*). Au cours d'une de ses nombreuses fuites, le narrateur se retrouve à Saint-Alphonse-de-Rodriguez où il ne se mêle pas aux gens. Quand il s'interroge sur l'origine de ce nom, il ne veut pas aller se renseigner « au sein de ce village maléfique » (p. 24) et préfère le faire à Montréal. Par contre, avec son ami Luc, il se sent très bien à Amsterdam et à Barcelone. Impossible de manquer des répliques comme : « Tu me consommes. So, t'arrête pas de me consommer, de me répéter, de me galvauder, je suis tanné... » (p. 45) Tous les personnages sont profondément désœuvrés, mais la langue reste très écrite.

LA PUTE ET L'EX-ESCORTE

La profusion engendre l'excès, matérialisé dans le roman *Pute de rue*, de Roxane Nadeau. Tirade contre l'hypocrisie, récit d'une junkie qui ne déteste pas son métier, au mépris de ce que tout le monde pense, *Pute de rue* n'échappe au *trash* ni par la forme ni par le fond. Mais c'est un roman à thèse. En effet, Roxane Nadeau n'est pas une romancière et n'a pas pour projet de convaincre que ses erreurs de syntaxe et ses fautes d'orthographe (éditeur, y es-tu?) sont un choix délibéré et esthétique.



Quant à *Folle*, de Nelly Arcan, c'est un roman urbain sans espoir ni transcendance, qui traite de pornographie et d'amour fusionnel. Soit. Mais deux raisons empêchent de classer ce livre avec les *trash*. Un roman *trash* ne dénonce pas les tabous, du moins au premier degré, ce que fait Nelly Arcan, qui tance son ex-copain pour son comportement peu moral devant son ordinateur. De plus, Nelly Arcan refuse d'employer un langage vulgaire. Elle écrit : « Tu disais plotte, slut, slack, fun, pitoune, se crosser, tu disais t'en crisser, tu me renvoyais tous ces mots que j'avais mis des années à désapprendre [...] » (p. 35)

KITSCH CONTRE TRASH

Le mouvement kitsch est né dans un contexte de défaite référendaire, à l'ère de la rectitude politique, sur fond de technique de clonage (où le vilain petit canard est plus que jamais menacé). À une époque où l'on parle du « dernier tabou » (voir argent, sexe des vieux, classes sociales, pudeur, rigueur, etc.), on peut voir le *trash* comme une réaction à la dérive *kitsch*, on peut le voir comme un sain retour du balancier. Il oppose à un monde trop lisse, aseptisé, devenu faux, un autre monde plus vrai parce que plus proche de l'*anima*.

EXPLORER
LA MÉMOIRE
ET L'HISTOIRE

Les cahiers des dix

Fondés en 1936

Numéro 58 • 2004



372 pages • 35 \$

Également disponible
en librairie

SOMMAIRE • POUR UNE HISTOIRE DU SUJET QUÉBÉCOIS – La confiance en soi du pauvre : pour une histoire du sujet québécois, Yvan Lamonde – Qu'a-t-il manqué à Guillaume Couture ? Portrait d'un personnage controversé dans le milieu musical montréalais de la fin du XIX^e siècle, Marie-Thérèse Lefebvre – Ni francophile, ni gallophobe. Lionel Groulx, voyageur, Pierre Trépanier – Roger Le Moine dans notre mémoire, Bernard André – André Vachon (1933-2003), Pierre Trépanier • **ZONE LIBRE** – Sociabilité et associations volontaires à Québec, 1770-1859, Claude Galarneau – La presse périodique à Québec de 1764 à 1940. Vue d'ensemble d'un processus culturel, Fernand Harvey – Un magasin à rayons au service d'une population régionale. J. Ovide Sinclair à Amqui, Jocelyne Mathieu – Le parlement « rapaillé » : la méthodologie de la reconstitution des débats, Gilles Gallichan – Qu'en est-il de la légende de l'Homme au masque de fer de la Petite île aux Oies ? Marcel Moussette – La Nouvelle-France de Jacque-Auguste de Thou, Roger Le Moine

Abonnement annuel 35 \$ (un numéro par année)
(anciens numéros également disponibles)



Les Éditions La Liberté

2360, chemin Sainte-Foy

Sainte-Foy (Québec) G1V 4H2

Téléphone : (418) 658-3640 • Télécopieur : (418) 658-0847

Courriel : laliberte@qc.aira.com

Pour les sommaires des volumes 1 (1936) à 58 (2004), consulter le site internet de la Société des Dix : www.unites.uquam.ca/Dix